

## La littérature est aussi un enjeu (réponse à François Ricard)

Jacques Pelletier

Volume 19, numéro 3 (111), mai-juin 1977

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30824ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pelletier, J. (1977). La littérature est aussi un enjeu (réponse à François Ricard). *Liberté*, 19(3), 103-110.

## *littérature québécoise*

### LA LITTÉRATURE EST AUSSI UN ENJEU (RÉPONSE À FRANÇOIS RICARD)

Dans le numéro de janvier-février de LIBERTÉ, je publiais un article sur les oeuvres récentes d'André Major, envisagées du point de vue de leur signification. Tout en reconnaissant la très grande valeur littéraire de ces textes, je m'interrogeais sur le projet qui les sous-tendait et je tirais la conclusion que, considérés sous cet angle-là, leur nécessité était problématique.

Cette analyse a eu le don d'agacer souverainement François Ricard qui, montant sur ses grands chevaux, oubliant la sérénité olympienne qui sied à un professeur de McGill et, qui plus est, à un collaborateur du *Devoir*, se livre à une véritable entreprise de démolition de mon article et de la pratique critique qui s'y déploie qui, selon lui, n'a aucune pertinence puisqu'« elle ne fait rien avancer, ni la révolution ni la compréhension des oeuvres ». A l'en croire en effet, je pratiquerais une « critique essentiellement normative, professorale », « doctorale », utilisant des « normes qui restent parfaitement extérieures à l'oeuvre, donc impropres à l'éclairer véritablement et encore plus à la juger », normes qui me

permettraient néanmoins de « condamner l'oeuvre » à la lumière d'une « conception de la littérature tronquée, réductrice et même désuète » assignant à celle-ci une « simple fonction didactico-révolutionnaire », si bien que les seules oeuvres valables seraient celles « qui favorisent la mobilisation du lecteur et la dictature du prolétariat ». Me prêtant cette attitude critique, Ricard a ensuite beau jeu de me disqualifier et de me considérer comme une sorte de demeuré, étant « au moins vingt ans en arrière » de la critique vivante d'aujourd'hui.

Tout cela serait très bien si le portrait que trace Ricard de ma pratique était juste. Or il ne l'est pas, pas plus que ne le serait une caractérisation de sa pratique critique au *Devoir* comme étant un avatar du bon vieil impressionnisme à la Faguet, ce que pourtant, si je voulois être de mauvaise foi, je n'aurais aucune peine à montrer. Comme quoi, pour le besoin de la polémique, on peut toujours faire flèche de tout bois, ce dont ne se prive pas Ricard dans sa réplique à mon texte. Mais je n'ai pas l'intention de jouer à ce jeu-là et je vais donc m'efforcer de maintenir le débat à un certain niveau.

Ce qui est embêtant dans le texte de Ricard, c'est qu'il se situe continuellement sur deux plans, mettant tantôt en cause mes analyses personnelles, tantôt une attitude plus générale qui caractériserait une certaine critique marxisante, dont mon analyse serait un échantillon représentatif. Pour éviter d'avoir à effectuer un tri entre ce qui m'est reproché personnellement et ce qui l'est au courant à l'intérieur duquel je m'inscris, je considérerai les critiques de Ricard comme s'adressant globalement, et de manière indifférenciée, à ma position. Ceci dit, on peut distinguer dans la réplique de Ricard trois niveaux de remarques : certaines concernent des points secondaires, et j'en parlerai brièvement ; d'autres ont trait à l'analyse que j'avançais sur les oeuvres de Major ; les dernières enfin abordent l'essentiel, c'est-à-dire ma conception de la littérature et la démarche critique qui en découle.

J'examine d'abord rapidement les attaques de Ricard sur les points secondaires. En commençant par un reproche

qui revient à de nombreuses reprises dans sa réplique : ma critique serait essentiellement normative, « professorale », « doctorale », en un mot, répressive. A ceci, je répondrai deux choses. Premièrement que toute critique, en première ou en dernière instance, est normative. Elle peut l'être de façon explicite : c'est ce que fait Ricard lorsque dans *Le Devoir* il écrit pourquoi il apprécie ou non tel ou tel texte. Elle peut aussi l'être de manière implicite : c'est généralement le cas des critiques formalistes et des narratologues, notamment, lorsqu'ils choisissent de travailler sur tel texte plutôt que sur tel autre : le jugement normatif précède l'analyse et la sous-tend, aussi n'a-t-il pas besoin d'être formulé explicitement. Deuxièmement que mon texte sur Major ne met pas en cause son écriture mais la pertinence de son projet ou plutôt du choix que celui-ci lui a inspiré, qui m'apparaît discutable, estimant qu'il pouvait (et pourrait) effectuer un autre choix que je me permets de formuler et qui n'a rien à voir, je le souligne au passage, avec la mise en scène des « Prince Eric de la conscience populaire, des Maria Goretti de la démocratie militante » comme feint de le croire Ricard pour mieux réfuter ma proposition.

Je passe au second reproche, soit de déguiser ma partialité de critique, de lecteur sous une soi-disant objectivité qui ne serait qu'une pure façade. Le moins qu'on puisse dire, c'est que ce reproche sonne creux : la plus belle preuve en est la réaction de Ricard que mon texte a singulièrement excité, au point de lui faire piquer une crise de nerfs. Une lecture impartiale aurait-elle pu en faire autant ? A la vérité, ce qui ennuie Ricard, c'est que j'utilise une problématique articulée, que j'essaie de définir aussi précisément que possible où je vais, et à partir de quel point de départ : à cette démarche claire, qui ne va pas sans une certaine rigidité je le reconnais, il aurait sans doute préféré une analyse plus sinieuse, moins systématique ; à cela je n'ai rien à redire, sinon à confesser que je suis effectivement affligé d'un tic rationaliste qui ne se greffe pas moins, qu'on se rassure, sur une partialité certaine.

Je glisserai encore plus rapidement sur le grief suivant concernant ma présumée inaptitude à apprécier les récents

romans de Rivard et Godbout. Pour le premier, je renvoie Ricard à mon compte rendu dans *Livre et auteurs québécois* de cette année : il verra que mes oeillères marxisantes ne m'ont pas encore rendu complètement aveugle. Quant au second, on en reparlera lorsque je l'aurai lu. D'ici là, qu'on me fasse grâce de ces procès d'intention.

J'en viens maintenant à quelque chose de plus sérieux : le curieux amalgame qui permet à Ricard de me placer dans le même panier que l'abbé Bethléem (qui est-ce ?), Jean Lemoyne et la critique patriotarde (V.L.B. j'imagine ?). Ce qui lui permet d'entonner le refrain connu : abbé Bethléem, Jean Lemoyne, V.L.B., Pelletier : même ennemi, même combat ! Le procédé est astucieux, bien qu'un peu voyant : ces critiques ont un trait commun : ils ne pensent pas comme Ricard, donc ils pensent la même chose. La preuve ? Ils utilisent tous les mêmes critères normatifs et moralisateurs. Ainsi Pelletier « s'en prend à ce qu'il faut bien appeler l'immoralisme des personnages de Major ». Or qu'ai-je fait sinon de souligner que ces personnages, de manière générale, étaient faibles et veules, ce que Ricard lui-même, on le verra tantôt, a affirmé dans ses chroniques sur les romans de Major ? Ce n'est pas un jugement, c'est une constatation. Ce que j'ai mis en cause c'est premièrement le fait d'avoir privilégié ces personnages-là et deuxièmement le fait de ne pas avoir inséré de façon suffisamment nette leurs comportements dans leur contexte socio-historique. Ce n'est pas là le genre d'analyse qu'auraient produite l'abbé Bethléem et Jean Lemoyne pas plus que la critique patriotarde (de qui, déjà, au fait ?). Ricard le sait bien, mais pour les besoins de la cause il ne lésine pas sur les rapprochements douteux.

Dernier point secondaire qui me permettra d'enchaîner avec ce qui constituait l'essentiel de mon article : l'analyse des productions récentes de Major. Ricard me reproche en effet une erreur de « méthodologie de l'histoire littéraire », invoquant le fait que j'utilise des textes de 1964 pour établir le projet de *l'Epouvantail* de 1974. Ce n'est pas, bien entendu, ce que je fais. Je dis simplement ceci : en 1974, comme en 1964, le rapport à l'Histoire se pose pour Major et cela n'est pas sans conséquences sur son oeuvre. Là-dessus je pense

que sa position, explicitée dans l'article « le 29 octobre et après » est suffisamment claire et si cela ne suffit pas qu'on se reporte à son texte sur « Langagement » publié en septembre 1975 dans *Voix et images* où on pourra notamment lire ceci : « Quant à l'écrivain, il doit se demander s'il n'est pas en train de radoter quand il écrit, s'il montre avec suffisamment d'efficacité cette réalité qu'il est si facile et si tentant de maquiller pour ne pas avoir à la dénoncer. Et quand je dis dénoncer, je ne dis pas en termes politiques explicites. Je veux dire simplement : avec toute la rigueur et la vérité dont il est capable. Déclassé, considéré comme producteur marginal, l'écrivain n'est rien de plus mais rien de moins qu'un homme de langage, mais le langage c'est ce par quoi tout peut changer si, comme le dit Sartre, « nommer c'est montrer, et montrer c'est changer ».

Je pense que ce texte est suffisamment clair et qu'il témoigne éloquemment du sens de la responsabilité qui anime Major. Ce n'est pas moi qui affirme que la littérature doit contribuer à changer les choses, qui parle de son « efficacité » mais Major lui-même. Cette problématique de l'écriture soutend ses productions récentes. La question qu'il reste à se poser — et que j'abordais dans mon article — est la suivante : le découpage du réel proposé dans les oeuvres permet-il de réaliser cette ambition ? J'ai tendance, pour ma part, à croire que non.

Or assez curieusement Ricard, à partir d'une interrogation différente de la mienne, plus délibérément « littéraire », arrive au fond à une conclusion assez voisine. Lui aussi constate que la plupart des personnages de la suite romanesque sont faibles, veules. Ce sont, écrit-il dans un compte rendu de l'Épidémie dans *LIBERTÉ 101*, « des pestiférés. Ils vivent, ils survivent plutôt, exclus de tout comme d'eux-mêmes, immobiles, sans autre recours que celui de s'entredéchirer et d'augmenter ainsi cette immobilité même. Pétrifiés ». Quand à St-Emmanuel, dans lequel je voyais un modèle réduit, un microcosme du Québec actuel, voici ce qu'il en dit : « Il ne faut pas beaucoup d'imagination pour voir dans ce village fantomatique, où la vie n'est déjà plus que la trace et le souvenir d'elle-même, où l'absence se glisse peu à peu et où

s'amenuise sans cesse la volonté de vivre, pour voir dans ce pays en dérive, dis-je, l'image tragique de ce que nous sommes en train de devenir, de ce que nous sommes peut-être déjà devenus... » Au niveau du constat, on le voit, Ricard me suit — ou je le suis comme on voudra — y compris je présume dans l'analyse d'*Une soirée en octobre* qu'il ne conteste nulle part dans sa réplique, mais il ne me suit plus lorsque je mets en cause l'adéquation entre l'oeuvre et le projet, estimant que seule l'oeuvre compte et que le projet n'a pas d'importance puisqu'il constitue un élément extérieur, dont on n'a pas à se préoccuper pour prendre la mesure de l'oeuvre. Autrement dit Ricard n'admet que la critique immanente — formaliste et/ou thématique — seule capable de nous apprendre quelque chose sur l'oeuvre : tout le reste — la psychocritique (on se rappellera sa charge contre Bessette) et la sociocritique notamment — est discours extérieur, et donc impertinent. C'est là le noeud central du débat et du différend qui nous oppose.

On peut, il est vrai, considérer la littérature comme une pure aventure de langage, pour reprendre une expression à la mode. La littérature est alors essentiellement une affaire de mots, un édifice langagier, un monument d'encre et de papier qui ne renvoie ni à un écrivain (un destinataire) ni à un lecteur (un destinataire), ni à un producteur ni à un consommateur, mais qui demeure plutôt refermé, replié sur lui-même, constituant en soi une pure et ineffable totalité. Ainsi délimitée, l'oeuvre littéraire ne saurait être abordée, bien entendu, autrement que par une critique immanente.

On peut, tout aussi bien cependant, voir la littérature autrement sans nier qu'elle soit d'abord effectivement une affaire de mots, mais en prenant en compte celui qui la produit (l'écrivain) et celui qui la reçoit (le lecteur), conception qui n'exclut en rien d'ailleurs toutes les études formelles que l'on voudra. Ce qui conduit à poser les questions suivantes : pourquoi écrit-on et lit-on ? A la première question, Ricard, on le sait, a déjà répondu : on écrit pour écrire, comme on marche pour marcher, comme on enseigne pour enseigner, ce qui, convient-il aisément et pour cause, « revient à ne rien dire ». En vérité, on écrit pour toutes sortes de raisons. Par

pur plaisir. Par vanité, motivation fort importante selon Ferron. Par désir d'exprimer et ainsi de dépasser ses problèmes personnels. On pourrait allonger la liste encore longtemps. Mais on peut aussi écrire par volonté d'agir sur une réalité qu'on souhaite transformer. C'est là un souci des écrivains que j'estime responsables (souci d'ailleurs qui n'exclut pas les motivations évoquées plus haut, mais qui s'y ajoute), parmi lesquels je situe Major. Celui-ci croit, comme bien d'autres, que la littérature a un pouvoir, qu'elle peut provoquer des effets, non pas de manière immédiate et à court terme, mais d'une façon indirecte, médiatisée, en élargissant le champ de conscience du lecteur. Autrement dit, l'écrivain responsable croit, et à juste titre, que son oeuvre peut contribuer à renouveler la vision du monde de son lecteur, et ce faisant, l'inciter à travailler à la transformation de sa société (ce qui n'exclut pas la lecture jouissive, pour le plaisir du texte, pour reprendre une autre expression à la mode). Par suite, en tant que lecteur, que critique, je me sens autorisé — et ce ne sont pas les interdictions de Ricard qui me feront changer d'idée — à interroger l'oeuvre du point de vue de sa signification, ou si l'on préfère, et ce serait peut-être plus juste, du point de vue de sa fonction.

Pour autant, je ne confonds pas plus que Ricard la littérature et la révolution pas plus que je ne réduis le roman à sa « simple fonction didactico-révolutionnaire » (ce qui n'est fait, à ma connaissance, que par certains groupes marxistes-léninistes pour qui la littérature est essentiellement un instrument de propagande politique). Ce que je dis tout simplement, c'est que la littérature peut aussi, à son niveau et à sa mesure, contribuer effectivement à la révolution par l'action médiatisée qu'elle exerce sur le lecteur. Par suite, il m'apparaît tout naturel de la questionner aussi sur ce plan-là sans exclure les autres : j'ai déjà produit des analyses formelles, j'en fais maintenant et j'en ferai encore à l'avenir, mais je n'ai pas l'intention de m'en tenir à ce seul type de discours, seul légitime selon Ricard parce que seul apte à rendre compte de la littérature comme univers clos. Ce faisant, Ricard se rend-il compte qu'il propose une conception désincarnée et mystifiante de la littérature, comme si celle-ci était une pra-

tique absolument autonome, sans lien d'aucune sorte avec le réel social et politique ?

Dans la lutte idéologique qui a cours actuellement au Québec, lutte qui traverse aussi le champ de la littérature et de la critique, Ricard semble avoir choisi son camp. On comprendra que ce n'est pas le mien.

JACQUES PELLETIER

*P.S.:* Cette discussion pourrait être poursuivie longtemps. J'y mets un terme provisoire ici, quitte à la reprendre plus tard ailleurs, et sur un autre terrain.